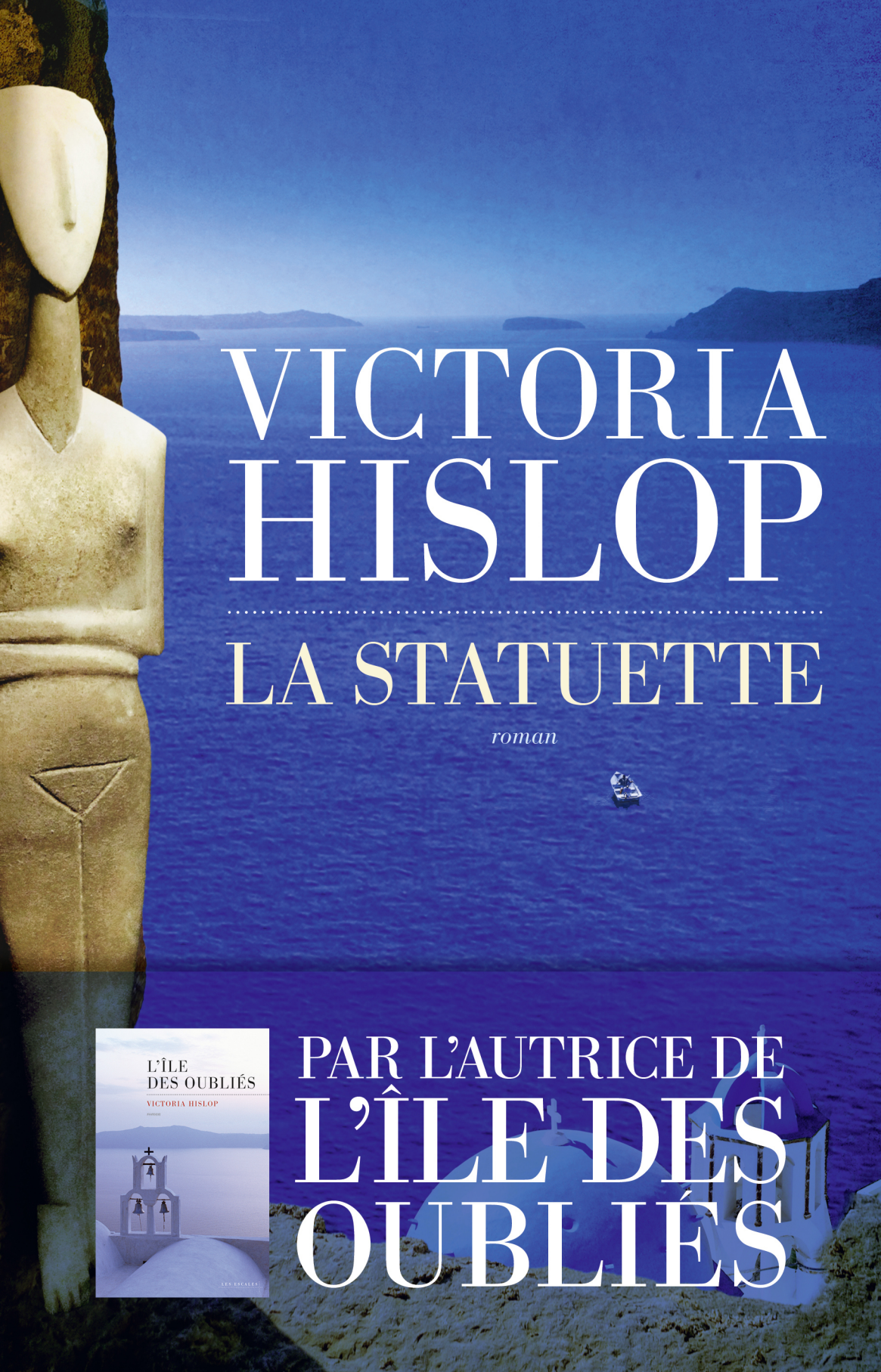
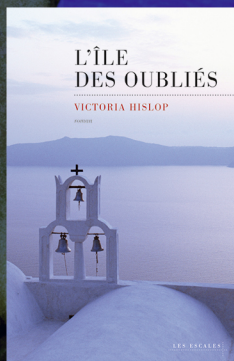




VICTORIA
HISLOP

.....
LA STATUETTE

roman



PAR L'AUTRICE DE
L'ÎLE DES
OUBLIÉS

LA STATUETTE

Victoria Hislop

LA STATUETTE

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Alice Delarbre

LES ESCALES :
.....
:

Les citations de *Médée* sont extraites de l'ouvrage *Médée d'Euripide, expliquée et traduite en français* par Édouard Bailly, Librairie Hachette et Cie, 1897.

Les citations des poèmes de lord Byron sont extraites de l'ouvrage *Œuvres complètes de lord Byron*, traduites par Benjamin Laroche, Victor Lecou, Libraire-éditeur, 1851.

Les citations des poèmes de Constantin Cavafis sont extraites de l'ouvrage *En attendant les barbares et autres poèmes*, traduits par Dominique Grandmont, © Éditions Gallimard, 1999, pour la préface, la traduction française et les notes, revues et complétées en 2003.

La citation du poème de John Keats, *Ode sur une urne grecque*, est extraite de l'ouvrage *Anthologie bilingue de la poésie anglaise*, traduction de R. Ellrodt, © Éditions Gallimard, 2005.

Titre original : *The Figurine*
Copyright © 2023 by Victoria Hislop

Édition française publiée par :
© Éditions Les Escales, un département d'Édi8, 2023
92, avenue de France
75013 Paris – France
Courriel : contact@lesescales.fr

ISBN : 978-2-36569-843-6
Dépôt légal : octobre 2023
Imprimé en France

Couverture : Hokus Pokus Créations
Mise en pages : Nord Compo

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Ian

Μα πάνω απ' όλα σμίλεψαν
μορφή κυρίαρχη,
αυτή της γης-γυναίκας
. . . γυναίκας γόνιμης, καρποφορούσας,
παραγωγή της ίδιας της ζωής.

Dominant le reste ils sculptèrent
une silhouette imposante,
mère et déesse de la terre
... femme fertile et féconde,
source de toute vie.

Nikos Stampolidis
Directeur général du musée de l'Acropole

Avant-propos

De nombreux artistes illustres du xx^e siècle se sont inspirés de l'art statuaire cycladique, à la beauté naïve et à la forme épurée. Picasso, Modigliani, Brancusi et Henry Moore en font partie. En conséquence, le goût pour ces figurines du III^e millénaire avant J.-C. s'est accru. Ainsi, en 2010, une seule de ces statuettes, mesurant moins de vingt-cinq centimètres de hauteur, a été vendue pour plus de 16 millions de dollars dans une salle des ventes new-yorkaise. La popularité de cet art a malheureusement aussi conduit à des fouilles illégales de grande ampleur et à l'apparition d'un marché clandestin.

Le vol de ces trésors culturels et la falsification de leur provenance brouillent notre compréhension des civilisations. Chaque objet emporté en toute illégalité, puis vendu via un réseau de contrebande appauvrit le pays touché par ces pratiques ; de surcroît celles-ci sont souvent liées à des activités criminelles de plus grande ampleur comme le blanchiment d'argent et le trafic de drogue ou d'armes. La guerre contre les auteurs de ces forfaits se poursuit aujourd'hui à l'échelle internationale.

La beauté exerce depuis toujours un pouvoir ensorcelant, et depuis toujours elle pousse aussi certains au crime.

PREMIÈRE PARTIE

1968

Helena se tenait tout en haut de l'escalier de l'avion, éblouie par le soleil, décoiffée par une brise chaude, les yeux fouettés par des mèches de cheveux. Pourquoi tout était aussi scintillant ? D'un éclat si aveuglant ?

— *Pamè mikri*, lui dit l'hôtesse de l'air en lui serrant très fort la main pour l'aider à descendre sur le tarmac ramolli. Suis-moi, petite.

Au contrôle de police, la « tatie » temporaire d'Helena présenta le passeport flambant neuf et encore raide de la fillette à un agent, avant de l'accompagner récupérer sa valise en plastique marron sur le tapis roulant. Helena fut ensuite confiée aux bons soins d'un chauffeur, garé juste devant la sortie de l'aérogare. Au moment de rejoindre l'immense voiture noire, elle remarqua la statuette argentée perchée à l'avant du capot. Une silhouette ailée brillante.

Le trajet de cinquante minutes la fit passer le long de la mer (si bleue, si calme), puis dans un labyrinthe de rues animées et colorées – elle remonta alors sa fenêtre pour se protéger des gaz d'échappement. À deux reprises, lorsque la circulation contraignit la voiture à s'immobiliser, quelques enfants s'agglutinèrent autour de celle-ci et observèrent Helena à travers les vitres. Elle se recroquevilla sur la banquette, mal à l'aise. Dans une autre rue, un vendeur de fleurs les aborda. Tout lui paraissait exotique et étrange, les constructions immenses, les artères étroites.

Enfin, dans un quartier moins peuplé, avec davantage de boutiques de mode sophistiquées et d'arbres, ils s'arrêtèrent devant l'entrée d'un élégant immeuble crème.

— *Ēdho imastè*, annonça le chauffeur, qui ouvrait la bouche pour la première fois. Nous sommes arrivés.

Des marches de marbre grises menaient aux portes vitrées donnant sur le hall. De part et d'autre de celles-ci trônaient de grandes plantes aux feuilles immenses qui semblaient avoir été astiquées.

Il devait s'agir du 45 Evdokias à Kolonaki, où vivaient ses grands-parents.

Une petite femme très ronde, aux cheveux gris permanentés, attendait sur le trottoir. Elle portait une jupe bleue et une blouse assortie en soie avec un nœud autour du cou. En voyant la fillette descendre de la voiture, la femme joignit les mains dans un geste exprimant la joie. Helena se fit la réflexion qu'elle ne ressemblait pas du tout à sa mère... Il devait pourtant s'agir de sa grand-mère.

— *Kouklaki mou ! Kouklaki mou !* s'écria-t-elle en serrant si fort et si longuement la petite fille que celle-ci se demanda si elle la lâcherait un jour.

Elle ne comprit pas sur le moment le sens de ces termes affectueux en grec, mais elle les trouva dans son dictionnaire plus tard. Personne ne l'avait encore jamais appelée « ma poupée ».

Enfin libérée des bras de sa grand-mère, Helena monta les marches derrière elle, dépassa la plaque en laiton avec cinq boutons et pénétra dans un hall rutilant. L'homme en uniforme souriant qui se tenait derrière un comptoir se leva pour la saluer. Le chauffeur avait déjà apporté la valise d'Helena à l'intérieur de l'immeuble et le concierge prit la suite. Il monta avec elles dans l'ascenseur tapissé de miroirs et fit la conversation avec jovialité jusqu'à ce qu'ils atteignent le cinquième étage. Il eut le temps d'apprendre le prénom de la jeune visiteuse et son âge, sa couleur et son parfum de glace préférés. Helena sut aussitôt que Kyrios Manolis serait toujours son allié.

La porte de l'appartement était grande ouverte, et Eleni Papagiannis poussa sa petite-fille à l'intérieur. Elle observa tout autour d'elle, les yeux écarquillés, intimidée par les hauts plafonds et l'éclairage tamisé. Des dorures omniprésentes réfléchissaient la lumière, les immenses portes-fenêtres et les miroirs aux cadres ornementés dans les alcôves lui rappelaient les demeures d'époque qu'elle avait visitées avec son école. Elle se sentait très loin de ses parents et de leur pavillon simple mais confortable du Suffolk, cependant elle était bien décidée à se montrer courageuse, ainsi qu'elle le leur avait promis

avant de leur dire au revoir ce matin-là. Elle n'était là que pour deux semaines, se rappela-t-elle. Sa grand-mère s'adressait à elle en grec, ce qui voulait dire qu'elle le parlerait mieux à la fin de son séjour. C'était l'une des raisons de sa présence ici. Néanmoins, il faudrait sans doute demander à la vieille dame de ralentir un peu son débit.

Elle fit la visite des lieux : le salon, la salle à manger et la cuisine, où elle rencontra Dina, la bonne, occupée à nettoyer le sol et qui se releva d'un bond pour accueillir cette invitée de marque.

— Je suis si heureuse de te rencontrer enfin, petite Helena ! Ta chambre est prête !

Elle découvrit l'immense pièce réservée aux amis de passage et où elle dormirait. On lui montra aussi quatre autres chambres et trois salles de bains. Enfin on lui indiqua le bureau de son grand-père, dans lequel on ne la fit pas entrer.

Ce fut surtout l'immense balcon, avec son impressionnante vue sur le Parthénon, qui retint son attention. Helena connaissait par cœur la silhouette de ce bâtiment et les lieux lui parurent soudain un peu moins étrangers.

— On ira un jour, lui promit Eleni. Pour l'heure, je propose qu'on sorte manger une glace. Ça te plairait ?

Elle hocha la tête.

Le jour de l'arrivée d'Helena, son grand-père rentra à l'appartement dans la soirée. Le général Papagiannis portait son uniforme et mesurait au moins trente centimètres de plus que son épouse. Si la fillette espérait un accueil aussi chaleureux de sa part, elle connut une déconvenue. Stamatis Papagiannis se montra d'une froideur ostensible. Helena avait été prévenue par sa mère qu'il avait des manières guindées, sans qu'elle comprenne très bien ce que cela signifiait. Lors de leur rencontre, il ne cacha pas que la couleur des cheveux de sa petite-fille était bien trop vive à son goût. *Kokinomala* fut le premier mot qui sortit de sa bouche. *Rousse*. Il ne l'entendait pas comme un compliment, non, mais comme une critique. Elle se sentit rougir de honte. Et par conséquent ses yeux verts agressèrent d'autant plus le vieil homme.

— *Prassina* ! cracha-t-il sur le même ton que s'il s'agissait d'une insulte.

Elle comprit alors qu'il ne l'avait jamais vue que sur une photographie en noir et blanc.

Heureusement son épouse noyait la petite-fille de 8 ans sous les manifestations de gentillesse, ce qui lui permit de savourer chaque journée. Au point que le temps se mit presque à filer trop vite. Elle apprit qu'elles portaient le même prénom, qui se prononçait différemment en grec. Sa grand-mère la surnomma ainsi *Elenaki*, la petite Eleni, et lui demanda de l'appeler *giagia*.

Helena se laissa gagner par l'enthousiasme en découvrant cette ville colorée et poussiéreuse à la chaleur brûlante, et son aïeule la gâta sans fin pour l'aider à chasser le mal du pays. Cette première quinzaine estivale dans la capitale grecque regorgea de friandises, pas seulement celles du *zacharoplasteio* comme les baklavas et les gâteaux à l'orange imbibés de sirop. Il y avait aussi la laque odorante que sa grand-mère lui vaporisait sur les cheveux, l'odeur des fleurs de jasmin qui s'épanouissaient à profusion sur la terrasse et la cire d'abeille que Dina appliquait avec générosité dans tout l'appartement. Sans oublier le petit nom que sa grand-mère lui donnait, *glykia mou*, expression affectueuse qui, Helena ne tarda pas à l'apprendre, signifiait « ma douceur ».

Athènes était si animée, si effervescente qu'elle n'aurait pas pu offrir un contraste plus grand avec la petite ville du Suffolk où la fillette vivait, reliée au chef-lieu du comté par un bus qui ne passait que deux fois par jour. Le cinéma n'ouvrait ses portes que le samedi, et l'installation annuelle de la fête foraine constituait un événement majeur.

Helena accueillit toutes les étrangetés de la Grèce, des apostrophes des vendeurs de rue à la nourriture inhabituelle qu'on lui servait dans les restaurants. Elle eut quelques réticences à goûter au fromage blanc au goût prononcé et aux olives noires amères, mais au bout de quelque temps elle finit par s'accoutumer à toutes ces saveurs insolites, y compris celle de l'eau. Au début, elle passa ses journées en compagnie de sa seule grand-mère. Le tout premier jour, elles se rendirent au Zonar's, le café préféré d'Eleni pour partager une glace avec ses amies, très élégantes. Le lendemain elles allèrent sur une plage où le sable était pâle et plus fin que tous ceux sur lesquels Helena avait pu marcher, la mer chaude et bleue. Elle fut autorisée à nager tant que sa grand-mère pouvait la voir. Celle-ci la contraignit, dès sa sortie de l'eau, à s'asseoir sous un immense parasol multicolore.

Tous ceux qui croisaient Helena, qu'ils soient ou non des connaissances d'Eleni Papagiannis, soulignaient la couleur spectaculaire de

ses cheveux, avant, la plupart du temps, de soulever une de ses longues couettes pour l'étudier de plus près.

— *Kokinomala !* Une rouquine ! s'exclamaient-ils d'un ton qui allait de l'admiration au dédain.

Helena était habituée à ce qu'on la remarque dans la foule, même en Angleterre, mais les gens étaient rarement aussi ouvertement curieux ou malpolis. Le seul endroit où elle passait inaperçue était l'Écosse, où tous ses cousins avaient les mêmes cheveux et le même teint, voire souvent plus de taches de rousseur.

Son grand-père était absent l'essentiel du temps, parfois plusieurs jours d'affilée ; s'il était là, il partait de très bonne heure le matin et ne rentrait que tard le soir. Helena le voyait rarement vêtu d'autre chose que de son uniforme militaire, et c'était un homme à la présence distante et intimidante. Elle n'osait pas dire à sa grand-mère qu'il l'effrayait et ne s'avouait qu'à elle-même qu'elle était plus heureuse les jours où il n'était pas dans les parages.

Un soir, il rentra à temps pour dîner et, avant de manger, il la convoqua dans son bureau lugubre. Assis derrière sa table de travail il la questionna en grec sur sa journée. Cet entretien la terrifia, tant elle redoutait de se rendre coupable d'une faute – elle perçut d'ailleurs son irritation lorsque ce fut le cas.

Avant de commencer sa séance de torture, son grand-père – on avait dit à Helena de l'appeler *pappou*, mais elle s'abstenait de le faire – prit une cigarette dans la boîte en argent à côté de son sous-main, la mit dans sa bouche et se pencha vers elle. Helena comprit à son geste qu'il attendait qu'elle l'allume avec le briquet de table, un objet en métal massif, lourd, sur lequel le nom du général était gravé, et elle trouva rapidement comment utiliser le levier pour faire apparaître une flamme. Il avala sa première bouffée de tabac – source d'une immense satisfaction – et se carra dans son fauteuil pour écouter sa petite-fille se débattre avec le récit de sa journée, alors que des volutes de fumée se déployaient entre eux deux. Il l'interrompit plusieurs fois par minute pour la corriger.

À la fin du compte rendu d'Helena, un sourire incurva ses lèvres mais ses yeux demeurèrent impassibles. Elle n'avait jamais rencontré personne avec un visage ainsi scindé en deux parties qui semblaient parfaitement indépendantes l'une de l'autre. Puis il se leva sans un mot et elle regarda sa gigantesque silhouette quitter

la pièce pour passer à table avec son épouse. Elle resta assise un moment à observer la cigarette qui continuait à se consumer dans un cendrier.

Lorsqu'il la soumit au même exercice quelques jours plus tard, il lui dit que le meilleur moyen d'apprendre était de craindre l'échec. Chaque fois qu'elle faisait une faute, elle devait présenter sa main pour recevoir une tape. Il lui administrait un coup léger, bien que suffisant pour laisser une marque et, surtout, l'humilier.

Helena était résolue à ce que ces tête-à-tête avec son grand-père ne gâchent pas son séjour. De toute façon, il était le plus souvent absent et les sorties avec sa grand-mère, toujours mêlées de la joie de nouvelles découvertes, compensaient amplement ces séances. Chaque fois qu'elles s'éloignaient de plus de quelques centaines de mètres de l'appartement elles recouraient aux services du chauffeur du général dans la Rolls Royce bien briquée, et Helena adorait l'exaltation qui accompagnait ces déplacements en voiture de luxe. Assise à l'arrière sur la banquette en cuir crème, avec sa *giagia*, elle observait la ville. Il y avait toujours quelque chose à regarder lorsqu'elles patientaient dans les embouteillages : un accordéoniste, un cireur de chaussures, une boutique dont toute la marchandise était entreposée à l'extérieur, un pope qui semblait mesurer trois mètres avec son énorme chapeau noir. Elle n'aurait rien vu de tout cela à Dellbridge.

Le nombre impressionnant de soldats et de policiers dans les rues l'étonna : il ne se passait pourtant rien d'exceptionnel, si ? Elle interrogea sa grand-mère sur le sujet, habituée à l'unique bobby de sa petite ville, qui passait l'essentiel de sa journée au poste, derrière son bureau.

— C'est peut-être pour cette raison que l'Angleterre est un endroit aussi anarchique, *agapi mou*, lui répondit Eleni. Quand il y a autant d'hommes en uniforme, personne n'ose rien voler.

Helena ne répondit rien. Les seuls méfaits dont elle eût jamais entendu parler à Dellbridge étaient des vols à l'étalage au rayon maquillage du Woolworth et des excès de vitesse sur la nouvelle rocade.

Elle devait pourtant reconnaître que, chaque fois qu'elle voyait son grand-père en uniforme, elle ne pouvait imaginer que quiconque commettrait un crime en sa présence – il aurait fallu ne pas tenir à la vie. Les adolescentes du Suffolk n'auraient sans doute jamais volé un tube de rouge à lèvres s'il y avait eu des forces de l'ordre postées à

tous les coins de rue. Stamatis Papagiannis suscitait en elle la même inquiétude sourde qu'un volcan en sommeil. Impossible de savoir si et quand il entrerait en éruption ; la menace semblait constante.

Le premier dimanche de son séjour, seul jour où elle vit son grand-père en tenue civile, elle les accompagna, sa grand-mère et lui, à l'église du quartier. C'était, elle l'apprit, un rituel hebdomadaire. Ses deux parents étant athées, Helena ne visitait l'église de sa commune, sans intérêt particulier, que quelques fois dans l'année, avec son école. Les traditions grecques orthodoxes lui parurent d'autant plus folkloriques. Les fidèles ne chantaient pas. Un groupe d'hommes s'en chargeait. Leurs voix éthérées étaient magnifiques et parfaitement harmonisées. La parole était rare et le pope balançait un encensoir en argent d'avant en arrière, sans relâche, tout en psalmodiant, diffusant dans l'air une odeur capiteuse qui imprégna ses vêtements des jours durant. C'était une autre facette de la douceur athénienne qu'elle goûtait tant. L'homme d'Église avait des gestes théâtraux, il arborait la plus longue barbe blanche qu'elle eût jamais vue et portait un habit de cérémonie brodé avec un galon doré et une immense coiffe. Il ne ressemblait en rien au pasteur qui assurait les offices à l'école et que seul son col romain distinguait des jeunes enseignants.

Helena ne s'ennuya pas un seul instant, il y avait trop d'informations à assimiler : les figures religieuses peintes tout autour d'elle avec leurs grands yeux tristes, les rangées de médailles argentées symbolisant des prières, accrochées à des rubans devant certaines icônes, les bouquets de cierges effilés plantés dans des récipients remplis de sable, le spectacle de ces vieilles dames qui se succédaient devant l'icône d'un saint protégée par une vitre, qu'elles effleuraient de leurs lèvres tout en décrivant de leur main droite un mouvement triangulaire de la tête au cœur, puis de droite à gauche, plusieurs fois de suite. Helena aimait la nature de ces cérémonials.

Ils rentraient à pied à l'appartement, lorsque son grand-père l'interrogea sur sa *nona*.

Il y eut un instant de gêne, car elle ne connaissait pas ce terme.

— Il veut savoir qui est ta marraine, lui murmura *giagia*.

— Oh, je n'en ai pas, répondit Helena avec désinvolture. Et je n'ai pas non plus de second prénom, contrairement à mes amis. Je ne suis pas baptisée.

— Tu n'es pas baptisée ?

Helena perçut la note d'incrédulité totale dans la voix de son grand-père. Au début, elle crut qu'il avait de la peine pour elle, mais elle comprit rapidement qu'il éprouvait de la colère, et la violence de celle-ci la surprit – ils venaient de quitter un lieu sacré quelques minutes plus tôt. Elle entendit à nouveau le terme de *nona*, puis le prénom de sa mère, en grec bien sûr, répété plusieurs fois. Maria ceci, Maria cela. La fureur du vieil homme semblait viser à parts égales son épouse, sa fille et sa petite-fille, même si Helena ne parvenait pas à en identifier tout à fait la raison ni à en concevoir le remède.

Eleni Papagiannis tenta de calmer son mari tandis qu'Helena rougissait de honte d'avoir causé un tel coup d'éclat. Les passants les regardaient et elle fut heureuse d'atteindre enfin le 45 Evdokias. Son grand-père poursuivit sa route sur le trottoir, qu'il martelait bruyamment et fermement avec sa canne. Sa grand-mère était livide et elle poussa la porte de l'immeuble d'une main tremblante. Elle adressa à peine un hochement de tête à Kyrios Manolis pendant qu'elles attendaient l'ascenseur.

— Il a rendez-vous avec des amis au *kafeneio*, expliqua-t-elle à Helena. Ils déjeuneront sans doute ensemble ensuite. Ce sont des camarades de l'armée. Des hommes avec lesquels il s'est entraîné il y a des dizaines d'années. Certains ont pris leur retraite depuis, mais beaucoup sont encore actifs. Ils adorent se retrouver le dimanche.

Helena ne dit rien dans l'ascenseur. Elle était convaincue qu'il s'agissait d'un mensonge, et plus sa *giagia* lui donnait des détails sur la vie sociale de son grand-père, moins la fillette y croyait ou s'y intéressait. La désaffection qu'elle avait pour cet homme ne cessait de grandir : ses emportements incontrôlés, son absence apparente de sentiments pour son épouse, l'odeur âcre qui l'accompagnait en permanence.

De retour à l'appartement, elles s'attablèrent pour déguster le déjeuner que Dina avait de toute évidence préparé pour trois personnes : des côtelettes d'agneau et une salade. Aucune d'elles ne mangea beaucoup.

— Il fait un peu trop chaud aujourd'hui ! lança Dina en débarrassant les assiettes encore bien remplies.

Helena admira la délicatesse de la bonne qui avait trouvé, pour elles, une explication à leur manque d'appétit. Et elle se demanda si elle avait souvent été amenée à arrondir les angles sous ce toit.

Elle lui rappelait sa maîtresse préférée, qui encourageait toujours les élèves à être gentils, leur enseignant que c'était la seule qualité véritablement importante.

Après une longue sieste, lorsque les températures furent un peu redescendues, le chauffeur les conduisit sur la colline du Lycabette pour qu'Helena puisse admirer le panorama sur la ville. Elles passèrent un petit moment au café pour prendre un rafraîchissement, et la fillette tenta de remonter le moral de sa grand-mère.

— Je suis sûre que je peux me trouver une *nona*, tu sais, lui dit-elle en dégustant sa limonade. Maman pourrait poser la question à madame Wilson, qui travaille dans son école. C'est sa meilleure amie. Ou alors on pourrait proposer à Dina ? ajouta-t-elle après coup, avant d'aspirer bruyamment la fin de sa boisson avec sa paille.

Elle n'aurait su dire si c'étaient ses mots ou ce bruit qui lui valurent un regard réprobateur de sa grand-mère.

Elle ne revit pas Stamatis Papagiannis ce jour-là, mais, dans la soirée, alors qu'elle cherchait le sommeil sous le ventilateur bruyant, des éclats de voix lui parvinrent du couloir. Elle entendait surtout son grand-père. Peu habituée à ce que les gens crient, elle cacha sa tête sous son oreiller.

Lorsqu'elle se leva le lendemain matin, son grand-père était déjà à table, où il buvait son café en lisant le journal. Elle supposa que le *Kathimerini* était l'équivalent du *Times*, le quotidien que ses parents se faisaient livrer tous les matins. Il releva la tête quand elle s'assit et lui parla d'une voix qui ne ressemblait en rien à celle des jours précédents.

— Tu vas avoir droit à une jolie surprise en fin de journée, jeune fille ! lui lança-t-il presque avec chaleur. Mets ta plus belle robe. Et je veux te voir sourire, *Elenaki mou*.

Une fois qu'il eut enfin quitté la table et disparu dans son bureau, sa grand-mère la rejoignit, vêtue d'une robe à manches longues, ce qui lui parut surprenant par ces températures.

Aux environs de 18 heures, après une longue journée léthargique, Helena dévala les marches avec enthousiasme et arriva dans le hall de l'immeuble avant ses grands-parents, qui avaient pris l'ascenseur. Le chauffeur les attendait le long du trottoir pour les conduire à un spectacle. Il s'agissait d'une reconstitution historique et, grâce à son titre de général, Stamatis Papagiannis avait droit à des places

de choix. Ils s'assirent tous les trois au premier rang, ce qui leur offrit une vue imprenable sur les différents tableaux.

Helena remarqua instantanément un groupe d'hommes assis sur une estrade richement ornée, dans des sièges qui ressemblaient à des trônes. Elle demanda qui ils étaient. Sa grand-mère lui expliqua qu'il s'agissait de colonels de l'armée qui étaient intervenus l'année précédente pour gouverner la Grèce comme il se devait. C'était la première fois que la fillette apercevait le triumvirat qui avait organisé le coup d'État militaire.

Eleni, qui semblait particulièrement respectueuse de son mari ce jour-là, était chargée de fournir à Helena des explications et des commentaires. Stamatis Papagiannis, l'air sévère, suivait les scènes qui se déroulaient sous leurs yeux et jetait de temps en temps un coup d'œil en direction des hommes sur l'estrade.

Helena n'avait jamais assisté à un spectacle de ce genre. Elle était captivée par ce qui se déroulait sous ses yeux et par la proximité terrifiante des acteurs. Il y eut d'abord une reconstitution de l'une des batailles d'Alexandre le Grand. Des centaines d'hommes déguisés en guerriers des temps anciens pénétrèrent au galop dans l'arène de sable pour affronter l'ennemi. Ils sautèrent de leurs montures et se livrèrent à des combats rapprochés. Le fracas des épées qui s'entrechoquaient à quelques mètres de leurs visages et le rugissement de la foule étaient exaltants. À la fin de la scène, un char d'assaut transformé en chariot fit le tour de l'arène pour exposer le symbole de la junte militaire : un phénix jaillissant des flammes.

— Ces trois hommes, lui expliqua sa *giagia* à l'occasion d'un intermède entre deux reconstitutions de batailles, font un excellent travail. Celui du milieu s'appelle Giorgos Papadhópoulos, c'est notre Premier ministre. À sa droite se trouve Stylianós Patakós, à sa gauche Nikólaos Makarézos.

Helena hocha la tête par politesse. Le Royaume-Uni avait un Premier ministre, Harold Wilson, et il fumait toujours la pipe quand elle le voyait à la télévision. Elle ne fut donc pas surprise que son homologue grec enchaîne les cigarettes, un peu comme son grand-père. La rangée de popes vêtus de noir et placés juste derrière lui l'étonna davantage. Certains fumaient également.

Les explications de *giagia* demeuraient neutres et factuelles, pourtant la fillette avait bien conscience que son grand-père l'écoutait

attentivement, prêt à intervenir, ce qu'il fit à une ou deux reprises pour la corriger ou souligner l'importance d'un élément particulier.

Après un entracte, au cours duquel Helena mangea une glace, il y eut de nouvelles scènes de batailles. Il s'agissait de reconstitutions d'événements datant de la guerre d'indépendance contre les Turcs, en 1821 – on parlait de la « révolution ».

— Les comédiens en pantalons bouffants et colorés incarnent les Turcs, lui précisa Eleni Papagiannis. Et ceux en jupes blanches évasées, qu'on appelle fustanelles, les Grecs !

Il y avait un cheval, plus grand que les autres, qui tournait autour du champ de bataille, monté par un cavalier avec un casque impressionnant.

— Kolokotrónis, lui annonça sa grand-mère avec une immense fierté. Le héros de la révolution.

Les Turcs poussèrent des cris terrifiants en agitant leurs coutelas dans les airs mais ne tardèrent pas à s'effondrer, tués par le puissant guerrier. Bientôt, seuls les Grecs restèrent debout. Le message était limpide, patriotique : ces hommes étaient les vainqueurs légitimes.

Une fois que les acteurs eurent rejoué la révolution et que la victoire fut déclarée, tous les spectateurs se levèrent et un gigantesque drapeau blanc avec une croix bleue fit trois ou quatre fois le tour de l'arène sous les acclamations de plus en plus fournies du public composé de quatre-vingt mille âmes. Les huit porteurs nécessaires finirent par l'étendre tel un tapis au pied de l'estrade.

C'était le signal que Papadhópoulos attendait pour se lever et se diriger d'une démarche altière vers le microphone installé à l'avant de la scène. Une vague de vivats monta des rangs de ses supporters les plus fervents, qui se mirent debout pour entonner un chant, visiblement en toute spontanéité :

*Vasta ta kleidia, vastaxe gera,
To onoma sou tora pia aionia tha meinei.*

Le sens des mots échappait à Helena, mais l'enthousiasme de la foule enflait, et la musique au rythme entraînant lui plaisait.

— *Elenaki mou*, lui souffla sa grand-mère, je te dirai plus tard ce que ça raconte, pour le moment chante avec nous.

Vinrent alors les paroles du refrain, qui revenait régulièrement. D'abord hésitante, puis un peu plus confiante à chaque répétition, Helena les chanta avec vigueur.

Oré, Giórgo Papadópole.

Hourra pour Giorgos Papadhópoulos !

Pour la première fois de la soirée, elle vit son grand-père sourire.

— *Bravo, Elenaki mou ! Bravo !*

Il éprouvait, à l'entendre chanter ces paroles à tue-tête, une joie qui semblait disproportionnée par rapport à l'effort requis. C'était un moyen bien facile d'obtenir des louanges du sévère octogénaire.

Giorgos Papadhópoulos leva les bras et les écarta, en geste de gratitude pour ces marques d'adulation. Lorsque le dernier spectateur se fut enfin tu, il prit la parole, le visage en partie masqué par le microphone, réglé un peu trop haut pour un homme de sa petite stature.

Ni son apparence physique (le crâne dégarni, une fine moustache) ni sa voix (aiguë et éraillée, aussi désagréable que le crissement d'un ongle sur un tableau noir) ne correspondaient à l'image qu'Helena se faisait d'un leader politique. Elle était assise, avec ses grands-parents, juste au-dessous d'un haut-parleur, et le son strident, amplifié et déformé par les réverbérations, était pire qu'une fraise de dentiste. Elle eut le réflexe de baisser la tête et de se boucher les oreilles, tout en espérant que le discours se terminerait vite.

Sa grand-mère lui attrapa les poignets d'un geste brusque et les tint avec fermeté.

— Un peu de respect ! la tança-t-elle sèchement. Tu n'as pas intérêt à recommencer !

Papadhópoulos fulmina pendant ce qui parut des heures à Helena. Elle se tenait raide comme un piquet sur sa chaise. Elle ne comprenait pas un seul mot, et *giagia* ne lui fournissait plus aucune traduction. Elle jetait de temps en temps des regards furtifs à la vieille dame, qui s'éventait, captivée par ce qu'elle entendait. Elle semblait aussi exaltée que le reste de l'assistance, buvant avec avidité la moindre parole de cet homme.

Pourquoi, se demanda Helena, tout le monde écoutait donc cette diatribe ? Elle avait trouvé que tous les spectateurs s'étaient très bien tenus depuis leur entrée dans le stade, et pourtant ils se faisaient

sermonner, comme s'ils avaient commis des incartades. Le ton du colonel lui rappelait celui de la directrice de l'école lorsqu'elle forçait tous les élèves à rester à l'heure du déjeuner parce que l'un d'entre eux avait écrit des mots grossiers sur la porte des toilettes. Elle avait le sentiment qu'il ne s'arrêterait jamais, et ses paupières commencèrent à s'alourdir.

Il finit malgré tout par conclure son discours, et le public se leva une fois de plus. Par respect ou par peur, elle l'ignorait. Un véhicule militaire traversa l'arène dans un rugissement, soulevant un nuage de poussière. Papadhópoulos y monta, puis s'éloigna en agitant la main d'un geste royal à destination de la foule, qui l'acclamait. Suivirent plusieurs autres voitures venant chercher les autres officiers suffisamment gradés.

La famille Papagiannis fut à son tour escortée vers la sortie. Stamatis fit plusieurs arrêts en chemin pour saluer d'autres hommes en uniforme et leurs épouses. Eleni serra des dizaines de mains, elle aussi, et présenta rapidement sa petite-fille, qui fit l'effort de sourire à chaque fois, ainsi qu'elle en avait reçu l'instruction.

Ce fut Dina et non *giagia* qui la réveilla le lendemain matin. Dès que la bonne ouvrit les rideaux, le soleil inonda la chambre.

— *Ti ora inè ?* demanda Helena, en frottant ses yeux encore tout ensommeillés.

— Il est 11 heures, *agapi mou* ! Et j'ai beaucoup à faire aujourd'hui. Tu veux m'aider ?

Stamatis et Eleni Papagiannis organisaient une réception importante ce soir-là. *Giagia* était déjà chez le coiffeur, et Dina avait pour mission de préparer l'appartement. Tout devait être immaculé. Des poignées de portes aux cadres photos, rien ne devait échapper à son plumeau. Helena s'en vit confier un second. Elles commencèrent par la collection de figurines d'Eleni, exposée dans une vitrine du salon. La fillette n'avait encore jamais eu l'autorisation de les voir d'aussi près. La bonne les sortit une par une et les disposa sur plusieurs guéridons.

— C'est de la porcelaine de Meissen, expliqua-t-elle.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Qu'elle est très précieuse. Et on la reconnaît à la petite paire d'épées croisées, dessous.

Dina retourna une dame à crinoline pour montrer le symbole à Helena.

— Chacune de ces pièces vaut plusieurs milliers de drachmes.

Helena dépoussiéra avec beaucoup de précaution la tête de l'une d'elles avant de reculer et d'observer Dina.

Il y en avait plusieurs douzaines. Un orchestre de singes, des allégories, des femmes représentant les quatre saisons, des dieux et déesses antiques, une bergère, un berger qui attrapait une bergère, un sultan sur un éléphant, des oiseaux exotiques, plusieurs races de chiens, un lion, un léopard. Et beaucoup de dames qui dansaient.

La fillette possédait quelques chats en porcelaine qu'elle avait gagnés à la fête foraine l'année précédente, mais ses parents, eux, n'avaient pas de trésors comparables.

Pendant que Dina s'occupait avec une grande méticulosité des figurines, Helena fut chargée de frotter vingt verres plats en cristal avec un chiffon spécial puis de les disposer régulièrement sur le buffet, à côté de carafes contenant différentes sortes de whisky. Elle souleva le bouchon de l'une d'elles et l'odeur lui provoqua un mouvement de recul.

— Comment les gens font-ils pour boire ça ? glapit-elle. C'est répugnant !

Dina gloussa et approcha, elle aussi, son nez du récipient.

— Je n'en ai pas la moindre idée, *paidi mou*. Je trouve que ça a une odeur de poison, mon enfant.

Helena passa une matinée joyeuse à discuter et rire de bon cœur. L'après-midi, elle regarda l'employée de maison préparer des plateaux de canapés, et fut même autorisée à l'aider à les garnir.

Le soir, on lui demanda de ne pas se montrer.

À travers l'entrebâillement d'une porte, elle espionna le défilé d'invités et remarqua qu'il n'y avait que des hommes. Certains en uniforme mais pas tous. Quelques-uns avaient apporté des cadeaux, qui furent placés sur une console dans le couloir.

Une fois que la sonnette de l'appartement eut cessé de retentir et que le dernier convive fut arrivé, Eleni se rendit dans la cuisine et regarda Dina apporter la touche finale à ses tartes miniatures.

Pendant une heure et demie, celle-ci fit des allées et venues avec des plats. Elle n'oubliait pas de remplir, de temps en temps, les seaux à glace. Tout ce temps-là, Helena resta sur le petit balcon

de la cuisine. Elle dénombra les limousines garées dans une rue adjacente et observa les chauffeurs adossés à leurs capots, qui discutaient ensemble en fumant. L'un d'eux passa toute la soirée à briquer ses rétroviseurs chromés.

À 21 h 30 précises, des éclats de voix masculines emplirent le couloir, signalant le départ de l'ensemble des convives. Au même moment, Helena entendit les limousines démarrer et les moteurs rugir. Elle regarda tous ces hommes disparaître comme par magie dans leurs voitures de luxe.

Ses deux grands-parents étant couchés, elle eut tout le loisir de rester debout et de goûter aux plats restés intacts. Faire la conversation avec Dina était un bon moyen de pratiquer son grec. La bonne venait d'un village du Péloponnèse et ne parlait que quelques mots d'anglais, si bien qu'elles étaient souvent prises d'un fou rire lorsqu'elles essayaient de communiquer.

— *Mathèno ghrighora mazi sou !* lui dit la fillette. J'apprends vite grâce à toi !

Dina veillerait encore de longues heures pour aérer le salon, retaper les coussins et vider les cendriers qui débordaient. Sans oublier les vases, car les fleurs, pourtant fraîches du matin, avaient fané à cause de la chaleur.

Helena eut droit à d'autres sorties officielles cette semaine-là. Ses grands-parents l'emmenèrent voir une démonstration de danses et chants traditionnels dans le Jardin national. C'était une des soirées les plus chaudes et elle passa l'essentiel de son temps à chasser les moucherons attirés par sa peau claire.

— Ce que tu vois là, lui dit son grand-père tandis que les danseurs se plaçaient en ronde devant eux et que les musiciens jouaient les premières notes d'un morceau, c'est l'essence de la Grèce.

Ne comprenant pas très bien ce que cela signifiait, elle tenta d'y réfléchir pendant la représentation.

— *Tsamiko*, ajouta-t-il, comme si ça pouvait l'aider.

Les dix hommes, avec leurs incroyables tutus blancs plissés, dans le même style que les jupes de la reconstitution de la révolution et que sa grand-mère avait appelées des fustanelles, et les dix femmes, moins flamboyantes avec leurs fichus sur la tête, leurs robes blanches longues et leurs tabliers rouges, entamèrent leur

danse. Leurs mouvements étaient complexes et exécutés avec un ensemble parfait. Les hommes avaient de nombreuses occasions de faire la démonstration de leurs prouesses acrobatiques, rivalisant de souplesse et bondissant dans les airs pour recueillir les applaudissements du public.

Helena pensa aux danses écossaises qu'elle avait déjà vues et au kilt que son père rangeait dans sa penderie, mais elle dut surtout se concentrer pour contenir les rires nerveux suscités par les énormes pompons noirs sur les chaussures des danseurs.

La plainte constante de la clarinette couvrait le tintamarre des tambours et des violons.

— Ton grand-père dansait comme ça quand j'ai fait sa connaissance, dit Eleni en poussant un soupir sur le bref trajet du retour.

Elle était assise à l'arrière avec Helena, et son mari, qui occupait le siège avant, s'adressait sèchement au chauffeur. La petite fille eut bien du mal à imaginer une chose pareille.

— Après sa blessure, il n'a plus jamais dansé.

Elle avait donc supposé à tort qu'il utilisait une canne à cause de son âge.

Le chauffeur se garait déjà devant l'immeuble, et elle dut attendre le lendemain pour trouver une occasion de prendre des renseignements complémentaires.

— Il a reçu une balle, lui expliqua Eleni à voix basse. Pendant la guerre.

Helena n'osa pas demander pendant quelle guerre, de peur d'étaler son ignorance : la seconde ? La première ?

— Nous n'étions mariés que depuis un an. Il a été si courageux... Il a passé plusieurs mois à l'hôpital, mais ils ont réussi à sauver sa jambe.

— Pauvre *pappou*. Il a eu de la chance, alors ?

— Oh oui, *agapi mou*. C'est arrivé pendant la campagne en Asie Mineure, et s'il y avait eu plus d'hommes courageux comme lui, nous aurions pu remporter la victoire sur les Turcs et la Catastrophe n'aurait jamais eu lieu. Qui sait ?

Helena interrogerait sa mère, à son retour en Angleterre, sur cette campagne et la « Catastrophe » évoquée par *giagia*. L'histoire ne la passionnait pas beaucoup.

— C'était un héros de guerre, ajouta Eleni d'un ton sans appel. Et il l'est toujours.

Helena entendait souvent ce terme de « héros » en Grèce, aussi bien pour parler des dieux que des colonels. Stamatis Papagiannis, avec ou sans claudication, ne semblait pourtant pas en avoir les attributs. Ce qui n'empêcha pas Helena de hocher la tête.

Même si le mal du pays avait complètement disparu après la première semaine, la fillette fit avec joie sa valise lorsque vint le temps de rentrer chez elle. Le matin de son départ, Eleni l'emmena manger une dernière glace sur la place Kolonaki. Ensuite, le chauffeur la conduirait à l'aéroport.

Helena avait tellement d'histoires à raconter à ses parents ! Elle savait aussi combien sa mère serait heureuse de constater ses progrès en grec. Son grand-père était absent ce jour-là, mais Eleni et Dina l'étreignirent sur le trottoir avant qu'elle ne monte dans la limousine.

— On te reverra l'année prochaine, hein ? lui demanda la bonne en reniflant dans son mouchoir. C'est promis ?

— Bien sûr ! la rassura Helena. *Na mètrisoume tous mines.*

Ensemble, elles prirent l'engagement de compter les mois.

Lorsque Helena franchit les portes du hall des arrivées de Heathrow en traînant sa petite valise, la première personne qu'elle vit fut sa mère, élégante dans son manteau jaune, ses cheveux bruns coiffés en chignon. Mary McCloud sortait du lot avec son physique de Méditerranéenne, mal assorti à son patronyme, et elle était bien consciente, souvent, que les gens avaient du mal à la situer. Hamish McCloud, grand, le teint laiteux avec une épaisse tignasse auburn et des lunettes à monture métallique, se tenait à côté d'elle.

Mary agrippa le bras de son mari dès qu'elle aperçut leur fille, qui avait bien changé, au bon sens du terme, depuis son départ : ses bras pâles s'étaient légèrement colorés et de nombreuses taches de rousseur étaient apparues sur son visage.

— Regarde ! Regarde, Hamish, elle est là ! s'exclama-t-elle en agitant la main.

Tous deux serrèrent leur fille dans leurs bras.

Le trajet en voiture fut rapide, et Helena s'efforça de satisfaire au mieux leur curiosité, qu'ils exprimaient à travers un déluge de questions. Certaines de ses réponses déplaisaient à Mary, mais seul Hamish

s'en rendit compte. Helena avait fait deux ou trois choses que sa mère désapprouvait. Comme accompagner ses grands-parents à l'église.

— Elle était pleine de monde, raconta la fillette. Aussi pleine que l'église de Dellbridge le jour de la messe de Noël avec l'école. Et c'était pourtant un dimanche banal. *Pappou* a mal réagi quand il a su que je n'étais pas baptisée. Je ne sais plus ce qu'il a dit exactement, mais ça se voyait qu'il était contrarié.

— Oui, eh bien, ça ne le regarde pas.

— Est-ce que je peux être baptisée ? J'aimerais bien avoir une *nona*, maman.

— Je ne pense pas que ce soit possible, intervint Hamish. Ce n'est pas une chose à laquelle nous croyons vraiment, tu sais.

— C'est tout eux, ça, d'aborder ce genre de sujet, marmonna Mary avant d'orienter la conversation sur un autre terrain.

Helena avait-elle visité des musées ? Apprécié la nourriture ?

Elle leur décrivit les pâtisseries, les glaces et la reconstitution historique. Mary était curieuse d'entendre les progrès de sa fille dans sa langue maternelle. Elle dit quelques mots et fut impressionnée par l'aisance inédite d'Helena en grec.

— Et regarde, ajouta cette dernière en sortant un objet de son sac pour le tendre à sa mère, assise à l'avant de la voiture. *Giagia* m'a donné un manuel scolaire. Un livre de lecture pour m'entraîner.

Mary le feuilleta et tomba sur la page avec un portrait de Giorgos Papadhópoulos. Elle dut surmonter son envie de la déchirer. À présent que le gouvernement se chargeait de l'impression des manuels scolaires, son portrait figurait dans chacun d'eux.

— Et elle m'a dit que l'an prochain je devrai commencer à apprendre la langue purifiée. Elle a un drôle de nom...

— La *katharévousa*, lui souffla sa mère d'un ton sec. Je pense que le démotique suffit amplement pour le moment.

Mary faisait de son mieux pour cacher ses regrets d'avoir laissé sa fille rendre visite à ses parents en Grèce. Lorsque celle-ci lui fit le récit de la soirée organisée par son grand-père, elle eut beaucoup de mal à se contenir.

— Je n'ai pas été autorisée à y participer. Même mamie n'est pas allée dans le salon. Mais je les ai espionnés du couloir. Ils avaient tous l'air très important, ils avaient de grosses voitures et des chauffeurs, comme *pappou*.

Mary avait lu que les réunions de plus de cinq personnes étaient désormais interdites en Grèce. Bien entendu cette règle ne s'appliquait pas à ceux qui avaient de l'entregent. Typique !

À leur arrivée à la maison, ils trouvèrent sur le paillason la carte postale envoyée par Helena. Elle la ramassa, et ses parents sourirent pendant qu'elle la leur lisait, répétant ce qu'elle leur avait déjà relaté dans la voiture.

26 juillet 1968

J'ai mangé de la glace au chocolat avec des morceaux de vrai chocolat et bu de la citronnade préparée avec de vrais citrons. J'ai passé une journée à la mer, et j'ai nagé. J'ai regardé des garçons qui faisaient du ski nautique. Giagia dit que c'est une activité réservée aux garçons. Les tomates sont très rouges ici et le melon est rose avec de gros pépins noirs. J'ai assisté à une reconstitution historique avec pappou et le Premier ministre a fait un discours. J'ai vu des danseurs dans le Jardin national. Je vous aime. Bisous, Helena.

Elle avait écrit très exactement les mêmes mots à sa meilleure amie, Jenny. Ceux-ci tenaient difficilement à l'arrière d'une carte représentant l'Acropole, qu'elle n'avait pas encore vue de près. Sa grand-mère lui avait promis qu'elles iraient dans un an.

— Il faudra que tu nous écrives le jour de ton arrivée l'été prochain, s'esclaffa son père.

— L'été prochain ? rétorqua sa femme en lui jetant un regard excédé. On verra.

Elle savait que le texte de la carte d'Helena, inoffensif, avait sans doute été lu attentivement par le régime militaire. Cette première visite à Athènes avait été le sujet de débats fournis entre eux, et ils ne l'avaient autorisé qu'à l'issue de nombreux compromis et négociations. Eleni Papagiannis, ayant accepté depuis longtemps que Mary ne reviendrait pas à Athènes en personne, du moins tant que son père serait de ce monde, avait souvent écrit pour inviter Helena.

C'était Hamish McCloud, si diplomate, qui avait convaincu son épouse que ce serait dommage pour Helena de ne jamais rencontrer ses grands-parents maternels et que ce voyage aurait des vertus éducatives pour leur fille unique, qu'il l'aiderait à gagner confiance en elle.

Comment Mary, enseignante, pouvait-elle envisager de priver sa fille d'une occasion de perfectionner sa pratique d'une langue étrangère ? La presse anglaise parlait du conservatisme étouffant de la société grecque et de l'absence de place pour la dissension mais, ironie suprême, ce régime militaire faisait du pays un endroit sûr pour une enfant. Ainsi, Mary avait cédé.

— S'il te plaît, maman, l'implora Helena au retour de son premier séjour. *Giagia* a été si gentille ! Et je promets de faire encore plus de progrès en grec la prochaine fois. Je reviendrai bilingue !

— Nous verrons, rétorqua Mary, espérant que la junte soit renversée de façon aussi subite qu'elle avait pris le pouvoir.

Près d'une semaine plus tard, les McCloud se rendirent en Écosse, dans la famille de Hamish. Pendant le trajet en voiture, Helena mentionna les nombreux soldats et policiers qu'elle avait vus dans les rues d'Athènes et répéta ce que sa grand-mère lui avait dit, à savoir que leur présence garantissait la sécurité des citoyens.

— Tout dépend du genre de monde dans lequel on veut évoluer, lui répondit sa mère. Personnellement, je préfère vivre dans un monde libre même si je dois courir le risque de me faire arracher mon sac. Surtout que ça ne nous arrive pas tous les jours, si ?

Le dernier vol de portefeuille déploré à Dellbridge remontait à trois ans et avait eu lieu lors de la fête foraine. L'événement avait fait la une du journal local.

Le voyage jusqu'en Écosse dura plus longtemps que celui d'Helena pour Athènes. Ils chantèrent pour passer le temps, surtout en canon. Soudain, la fillette fredonna l'air qui lui trottait dans la tête depuis une quinzaine de jours maintenant.

— *Oré Giórgo Papadópole... Oré Giórgo Papadópole...*

Mary se retourna vivement vers elle.

— *Stamata, Elena ! Amèssos !* Arrête ça immédiatement ! Je ne veux plus jamais t'entendre chanter ça, c'est compris ?

C'était la première fois qu'Helena voyait sa mère aussi hors d'elle. Et non, elle ne comprenait pas vraiment.

Jusqu'à ce jour, elle n'avait pas questionné les raisons pour lesquelles celle-ci ne l'avait pas accompagnée en Grèce pendant les vacances. Mary lui avait toujours répété qu'il faisait trop chaud à Athènes en été et qu'elle préférait nager dans la mer du Nord

plutôt que dans la mer Égée. Pourtant sa réaction irrationnelle à ce chant marqua durablement Helena, malgré la semaine festive en Écosse, ponctuée de barbecues en pagaille sur une lande balayée par le vent et de baignades dans les vagues déchaînées avec ses cinq cousins rouquins.

Sur la route du retour, ils passèrent une nuit à Édimbourg.

— L'Athènes du Nord, annonça fièrement Hamish, à l'approche de la ville.

Helena dessina un zigzag avec son index sur la vitre embuée pour voir au travers. Par cette journée humide d'août, elle avait bien du mal à s'expliquer la raison de ce surnom.

Dans l'après-midi, Hamish conduisit sa femme et sa fille au sommet de Calton Hill, sous la bruine, pour leur montrer le Monument national, une copie partielle du Parthénon.

Mary leur lut à voix haute le commentaire du guide :

— *Inachevée par manque de moyens, cette copie du XIX^e siècle a été bâtie en grès de la région. Le projet a été lancé par Lord Elgin, qui voulait associer son nom à la gloire de l'antique Athènes.*

— Je sais que ce n'est pas exactement comme l'Acropole, observa Hamish, mais ils ont fait de leur mieux.

— C'est ça, leur mieux ? rétorqua Mary.

Helena ne lui avait jamais vu une mine aussi renfrognée.

— Elgin ? ajouta-t-elle d'un ton narquois. L'homme qui a tout fait, surtout, pour détruire l'original ? Un vandale, un sale voleur !

Elle se détourna pour grommeler des paroles furieuses en grec.

— Je retourne à la voiture, lança-t-elle par-dessus son épaule.

Malgré la pluie qui lui coulait dans la nuque, son anorak trempé qui n'était plus imperméable et ses cheveux qui avaient doublé de volume avec les frisottis, Helena s'attarda un instant. Elle leva les yeux vers les douze colonnes mouchetées de pluie et qui se détachaient sur le ciel d'ardoise, perplexe.

— Viens, papa, rejoignons maman, finit-elle par dire. Elle a peut-être un peu le mal du pays.

Elle lui prit la main et l'emmena au pied de la colline.

L'été suivant, Mary reçut un appel téléphonique de sa mère l'informant que Stamatis Papagiannis avait fait une chute. Helena était toujours la bienvenue, mais Eleni aurait un peu moins de temps à lui consacrer, puisqu'elle devrait s'occuper de son mari. Les McCloud avaient déjà acheté le billet d'avion, et Helena certifia à sa mère qu'elle était ravie de partir, même dans ces conditions. Elle pourrait toujours faire quelques sorties avec Dina, et les services d'un professeur particulier de grec avaient été requis pour des cours quotidiens.

La petite Anglaise arriva le jour où *Apollo 11* devait se poser sur la Lune. Elle avait remporté, au dernier trimestre de l'année scolaire, un prix pour son exposé sur le voyage dans l'espace. Les matières scientifiques étaient celles qui la passionnaient le plus, et elle avait su expliquer les effets de la gravité, la vitesse nécessaire pour qu'une fusée puisse s'en affranchir, mais aussi la nature de l'alimentation des astronautes, la composition de leurs vêtements, leurs moyens de communication avec la Terre. Cet alunissage était, à ses yeux, l'événement le plus exceptionnel de toute son existence. Le monde entier se préparait à le vivre en direct, à des milliers de kilomètres de distance. Sur la route de Kolonaki, elle aperçut des drapeaux américains qui flottaient au fronton des bâtiments et d'immenses écrans de télévision installés sur les principales places de la ville. Contrairement aux grands-parents d'Helena, la plupart des Grecs avaient rarement les moyens de posséder un téléviseur personnel.

À son arrivée, sa grand-mère sortit rapidement dans le couloir pour l'accueillir et retourna presque aussitôt dans la chambre. La fillette remarqua combien elle semblait épuisée. Prendre soin d'un infirme devait être une tâche difficile.

Elle remarqua ensuite, en longeant le salon, que le téléviseur ne s'y trouvait plus. Pendant que Dina lui préparait à dîner, dans la cuisine, elle rassembla son courage et lui demanda si elle avait l'intention de regarder l'alunissage.

— J'aimerais beaucoup, répondit la bonne, mais le téléviseur est installé dans la chambre de tes grands-parents en ce moment.

— Ah, lâcha Helena, qui avait bien du mal à cacher sa déception.

— Et ton grand-père ne veut voir personne, ajouta-t-elle avec regret. À part ta grand-mère. Et moi quand je leur apporte leur repas.

Lorsque la pendule du couloir sonna les coups de 22 heures, elles étaient attablées dans la cuisine et lisaient ensemble un livre simple en grec. Elles pensèrent toutes deux au compte à rebours de l'alunissage, qui venait de démarrer.

Helena leva vers Dina des yeux embués de larmes.

— C'est vraiment injuste, gémit-elle.

— Écoute, moi aussi j'ai très envie de le voir. Si on ne fait aucun bruit, on peut descendre le regarder sur la place.

— Mais grand-mère ne serait pas d'accord pour que je sorte à cette heure de la nuit, si ?

— Elle n'en saura rien. Il faudra juste que tu veilles à cacher ce que tu auras vu jusqu'à la fin de ton séjour.

Helena jeta ses bras autour du cou de la bonne, et elles s'étreignirent un instant, complices dans ce crime qu'elles s'apprêtaient à commettre.

Dina dénoua à la hâte son tablier, récupéra la clé au crochet et prit Helena par la main. Elle ouvrit et referma la porte de l'appartement sans un bruit, et au lieu d'emprunter l'ascenseur, qui avait tendance à vibrer et à cliqueter, elles descendirent à pas de loup les cinq étages jusqu'au hall. Dina chuchota quelque chose à Kyrios Manolis qui le fit sourire. Un instant plus tard, elles étaient dehors et elles dévalaient la rue en courant.

— Ne t'inquiète pas, Helena. C'est mon ami. Il ne dira rien.

Avant d'atteindre la place, elles passèrent devant un magasin d'électroménager ; un groupe de spectateurs avait déjà pris place le long de la vitrine où étaient exposés des téléviseurs. C'était une page d'histoire à plus d'un titre : pour la Grèce, il s'agissait en effet de la toute première retransmission en direct.

À l'approche de la place, Helena constata que devant chaque café, sur le trottoir, une petite foule s'était formée. Les gens jouaient des coudes pour apercevoir un écran. Elles s'arrêtèrent devant le plus proche, où se pressaient des vieux, des jeunes et beaucoup de policiers. Ils laissèrent Helena se faufiler jusqu'à l'avant de l'attrouplement et rejoindre un groupe d'enfants encore plus jeunes, réunis pour vivre cet événement.

Quelques instants plus tard, l'image floue de la surface de la Lune apparut sur le téléviseur fixé au mur en hauteur. Celle-ci, criblée de cratères, évoquait le porridge grumeleux que la petite Anglaise était obligée de manger en Écosse. La zone choisie pour l'alunissage s'appelait la mer de la Tranquillité, et pourtant les visages des hommes du centre de contrôle étaient tout sauf calmes. L'atmosphère semblait glaciale et traîtresse là-haut, et Helena était certaine de percevoir l'inquiétude dans les voix assourdies des astronautes.

Puis vinrent l'euphorie et le soulagement. Ils s'étaient posés sans encombre et tous les spectateurs de tous les cafés et bars de la place, d'Athènes ou du monde entier, les applaudirent en les acclamant.

— Bravo ! Bravo !

Il n'y avait que des visages souriants, et les autres enfants entraînaient Helena dans leur ronde spontanée, tourbillonnant jusqu'à en être étourdis.

— *Protos andras sto fengari ! Protos andras sto fengari !* scandaient-ils. Le premier homme sur la Lune !

Ce fut un moment joyeux. Le café offrait des verres de *tsipouro* aux adultes et d'orangeade aux autres enfants. Ils trinquèrent ensemble.

— À l'homme sur la Lune !

Dina se fraya un chemin jusqu'à Helena, les joues échauffées par l'alcool.

— Viens, *Elenaki mou*, il faut rentrer maintenant.

— Oh, Dina ! S'il te plaît !

Helena s'amusait tellement qu'elle voulait passer toute la nuit avec ses nouveaux amis. Elle rencontrait des enfants grecs pour la première fois, et elle était émerveillée par la facilité avec laquelle ils l'avaient acceptée.

— *Prépei na fygoume*.

Même si elle n'avait pas parlé un seul mot de grec, elle aurait compris au ton de Dina ce qu'elle disait : *il fallait partir*.

À la sortie du café, dans la rue, Helena remarqua que la Lune était pile au-dessus d'elles. Un demi-cercle parfait, d'un blanc éclatant. Très, très loin, mais juste là, quelque part au-dessus de leurs têtes, des hommes venaient de se poser dessus. Une page d'histoire venait de s'écrire, et elle en avait été témoin.

Elles traversèrent sans bruit le hall de l'immeuble et ne réveillèrent pas Kyrios Manolis, avachi sur sa chaise. Dès qu'elles eurent refermé discrètement la porte de l'appartement, Helena fila au lit. Elle tremblait encore d'émotion. Elles étaient convenues, avec Dina, de se lever à l'aube le lendemain pour sortir assister aux premiers pas des astronautes sur la Lune. Elles ne voulaient pas non plus rater ce moment.

Le jour n'était pas encore levé qu'elles ressortaient déjà sur la pointe des pieds. Elles arrivèrent au café à temps pour voir Neil Armstrong descendre d'un pas hésitant les marches puis fouler la surface de la Lune.

Helena trouva ces instants encore plus exaltants que l'alunissage de la fusée. Les clients discutaient d'une voix forte tout autour d'elles, ce qui ne l'empêchait pas de prêter une oreille attentive à la scène, avantage par le fait que la déclaration bouleversante, les premiers mots prononcés dans l'espace, soit dans sa langue natale.

« C'est un petit pas pour l'homme, mais un grand pas pour l'humanité. » La voix brouillée d'Armstrong leur parvenait à plus de trois cent mille kilomètres.

Le jour se levait lorsqu'elles quittèrent le café et la Lune n'était plus visible. Helena retrouva son lit, tandis que Dina s'attelait aux premières corvées de la matinée. Elles avaient, toutes deux, partagé une aventure formidable pendant que les grands-parents Papagiannis dormaient.

Plus tard ce jour-là, sa grand-mère lui proposa de regarder une parade militaire à la télévision. Elle installerait un fauteuil supplémentaire dans la chambre pour que la fillette puisse la suivre avec son grand-père. Helena n'en revint pas. Ils n'avaient pas, la veille, manifesté le moindre intérêt pour un épisode crucial de l'histoire mondiale, et ils l'en avaient même privée. Aujourd'hui ils voulaient lui montrer un défilé, plus exactement une rediffusion.

C'était une belle journée ensoleillée, et elle n'imaginait pas pire punition que de la passer assise devant un petit écran, dans la

pénombre d'une chambre à coucher. Elle savait cependant qu'elle n'avait pas le choix.

Les rideaux étaient tirés, mais le seul rayon de soleil à filtrer éclairait suffisamment la pièce pour qu'elle aperçoive son grand-père, allongé sur le lit. Une de ses jambes était bandée jusqu'à la cuisse, l'autre nue. Ses veines variqueuses serpentaient dessus comme de gros vers de terre violets. Il avait les orteils tordus et ses ongles jaunissants étaient longs et fissurés. Elle fut à la fois fascinée et révoltée par cette vue.

Sa grand-mère était assise sur un côté du lit, et Helena prit place dans un fauteuil, mal à l'aise. Son grand-père semblait assoupi, et elle n'osait pas demander s'ils avaient vu l'alunissage, alors que c'était la seule pensée qui avait occupé son esprit toute la journée.

Soudain, un grognement échappa à Stamatis Papagiannis, tandis qu'il remuait, et il ouvrit les yeux. Il découvrit Helena.

— Ta grand-mère m'avait annoncé ta visite, dit-il d'un ton bourru sans autre préambule. Tu arrives juste à temps pour le défilé.

Elle réussit à esquisser un sourire et regarda sagement le téléviseur. Il lui expliqua qui était qui, et elle hocha la tête de temps en temps pour lui montrer qu'elle écoutait, alors même que ça ne l'intéressait pas. Cette façon de parader lui semblait si absurde en comparaison des premiers pas prudents d'un homme sur la Lune.

Quand les danses débutèrent, sa grand-mère la prit par la main et la fit tourner au pied du lit, espérant lui apprendre quelques pas. Du coin de l'œil, Helena suivit les mouvements des Evzones en fustanelles. Au début, elle fut impressionnée de voir ces grands hommes capables de la même délicatesse que les ballerines, leurs chaussons à pompons se posant toujours à un endroit précis. Elle se rendit pourtant rapidement compte qu'ils répétaient les mêmes pas monotones en boucle.

Dès la fin de la rediffusion, elle fut autorisée à quitter la chambre et retrouva avec joie la lumière de fin de journée sur le balcon, où elle s'installa un moment pour tenter d'apprendre quelques constructions verbales, dans le but d'impressionner le professeur particulier qu'elle devait rencontrer pour la première fois le lendemain. Elle fut gênée dans sa concentration par l'éclat de voix hargneux de son grand-père hurlant le nom de Dina. Il finit par

se taire au bout d'un certain temps, mais seulement après qu'une porte eut claqué à plusieurs reprises.

La curiosité d'Helena fut piquée lorsqu'elle entendit la sonnette de l'appartement, car ils n'attendaient aucune visite ce jour-là. Dina alla ouvrir, et une voix masculine répondit à la sienne. Distraite de ses devoirs de grec, Helena se rendit dans l'entrée : le visiteur avait déjà disparu dans la chambre de ses grands-parents. C'était peut-être un médecin.

Dina était dans la cuisine et préparait à dîner. La fillette alla la trouver.

— Tu veux que je t'interroge sur ta leçon ? lui proposa la bonne, qui parlait du nez, comme si elle avait un rhume.

Helena lui tendit son cahier d'exercices, et elles s'assirent à la table.

— *O anthropos patise sti selini*, dit Dina avec un sourire. L'homme s'est posé sur la Lune.

— *Eidame ton anthropo na pataei sti selini*, répondit Helena. Nous avons vu l'homme se poser sur la Lune.

— *Bravo, Elenaki mou*.

La bonne était impressionnée car il s'agissait d'une construction grammaticale complexe.

Eleni Papagiannis entra alors dans la pièce.

— Peux-tu préparer un café pour Arsenis, Dina ?

— Qui est-ce ? demanda aussitôt Helena.

— Le neveu de ton grand-père, *agapi mou*. Ton oncle, si tu veux.

Helena n'avait jamais pensé aux autres parents qu'elle pouvait avoir en Grèce.

— Il est venu rendre visite à ton grand-père, et je sais qu'il serait ravi de rencontrer sa jeune nièce.

Quelques minutes après que *giagia* eut quitté la cuisine, un homme fit son entrée. Mince, plus vieux que le père d'Helena mais plus jeune que son *pappou*, et de loin, il avait une épaisse chevelure grise partagée par une sévère raie de côté et plaquée avec de la brillantine. Elle remarqua que sa moustache était taillée de près, que les plis de son pantalon étaient impeccables, que sa chemisette blanche était immaculée et que ses chaussures marron brillaient. Il semblait bien trop élégant pour une journée aussi chaude.

À la façon dont Dina le salua, il était évident qu'il s'agissait d'un visiteur régulier mais qui n'était pas pour autant apprécié. La bonne n'eut pas besoin de lui poser la question pour savoir qu'il fallait sucrer son café, et elle le déposa devant lui, sur la table, avec un verre d'eau glacée qu'elle fit déborder, par maladresse, et un *lou-koumi*, une friandise grecque. La fillette remarqua qu'il ne se fendit pas d'un seul merci.

— Alors voici donc la fameuse Helena McCloud, dit-il en anglais, avec un accent sophistiqué qu'elle n'avait entendu que sur la BBC.

Il lui tendit la main, et elle le dévisagea avant de la serrer. Il avait la peau froide et sèche.

— Tu te plais à Athènes, ma petite rouquine ?

— Beaucoup, répondit-elle en piquant un fard de rage.

Arsenis lui tenait toujours la main et elle dut donner un coup sec pour la retirer.

— Je dois t'emmener voir des musées, dit-il. Tu as déjà visité celui d'archéologie ?

— Non.

— Ton oncle serait un bon guide, intervint Eleni, qui venait d'entrer dans la pièce. Il est expert en antiquités.

Le sourire qui s'épanouit sur le visage de l'homme n'échappa pas à Helena.

— Bien, je dois y aller, dit-il. Peut-être que la prochaine fois nous irons faire un petit tour ensemble.

Il accompagna ces mots d'un clin d'œil, et elle espéra intérieurement qu'elle n'y serait pas obligée. Cet oncle lui déplaisait, de sa moustache qu'elle avait sentie au moment où il s'était baissé pour l'embrasser sur la joue, aussi piquante qu'un balai-brosse, à l'impudence avec laquelle il l'avait traitée de « rouquine ». Ce n'était pas parce qu'ils partageaient le même sang qu'il était autorisé à se montrer aussi familier.

Elle remarqua qu'il emportait, en partant, un petit cabas en toile de jute posé près de la porte de l'appartement.

Eleni étant entièrement accaparée par les besoins de son mari alité, Helena se retrouva à nouveau avec Dina pour seule compagnie. Au crépuscule, la bonne lui proposa une nouvelle aventure.

Exception faite de la sortie matinale sur la place, Helena avait passé toute la journée enfermée, et elle accepta de bon cœur.

— Ça ne risque pas de déranger *giagia* ?

— C'est elle qui m'a soufflé l'idée, *paidi mou*.

Elles traversèrent la place Kolonaki puis descendirent l'avenue Vassilíssis Sofiás. C'était l'une des plus belles de la ville. Elle menait au Parlement. À la hauteur du bâtiment imposant, elles prirent à gauche en direction du Jardin national. Elles croisèrent plusieurs troupes de soldats en chemin, mais Helena y était habituée maintenant.

— Tu as déjà été au cinéma ? lui demanda Dina.

— Oui.

Quelle étrange question ! Bien sûr qu'elle y avait déjà été. Et trois fois. Son film préféré entre tous était *La Mélodie du bonheur*, et elle connaissait les paroles de toutes les chansons par cœur grâce au disque que ses parents lui avaient offert pour son anniversaire.

— Ce film sera sans doute un peu différent de ceux que tu as vus, lui rétorqua Dina avec une lueur dans l'œil.

Elles atteignirent bientôt leur destination, le cinéma Aegli ; un groupe de personnes était agglutiné devant une ouverture dans un long mur. Dina acheta leurs places à un petit guichet, puis elles firent la queue devant un stand de souvlaki et entrèrent. Elles s'installèrent au second rang du cinéma en plein air et attendirent le début de la projection en se régaland des cubes de viande juteuse, encore plus savoureuse grâce au trait de citron dont le vendeur l'avait agrémentée. Helena tenait une boisson pétillante à l'orange dans son autre main, et elle débordait de joie alors même que le film n'avait pas encore commencé. Au-dessus d'elles, des hirondelles plongeaient dans le ciel d'encre.

Plus haut encore se trouvait la lune montante, légèrement plus grosse que la veille au soir, et encore plus brillante. Elle pensa aux astronautes et se demandait s'ils étaient encore là-haut lorsque les lumières s'éteignirent. Elles furent plongées dans le noir.

Dina avait choisi avec soin le film, *Opération Apollon*¹, mais pas parce que le titre semblait étrangement prédestiné à cette journée historique. Le sujet n'avait aucun rapport avec l'alunissage de la veille. Il était question d'un prince allemand amoureux d'une ravissante guide touristique grecque, qui faisait visiter la ville à un groupe. Le badinage léger des protagonistes, les chants

1. En France, cette comédie musicale de Skalenakis est en réalité sortie sous le titre *Princesse d'un jour*.

et les danses de cette comédie musicale la destinaient à tous les publics, vieux, jeunes et étrangers, et elle était sous-titrée, ce qui permettrait à Helena de suivre facilement l'intrigue. Elle n'avait pas besoin de savoir que c'était un film approuvé par le régime militaire, ni qu'il n'y avait pas grand-chose d'autre à voir ces temps-ci.

Pour la fillette, le simple fait de marcher pour rentrer à l'appartement, un peu après 23 heures, constituait une nouveauté excitante. Elle remarqua que de nombreux enfants étaient encore dans les rues avec leurs parents, ou même en train de jouer sur les places avec leurs amis. La veille, pour la première fois de sa vie, elle avait veillé jusqu'à minuit. Et elle recommençait dès le lendemain ! Chaque jour, son amour pour Athènes grandissait.

— Ça t'a plu ? lui demanda Dina.

— Oui ! C'est le meilleur film que j'ai vu !

— C'est une belle carte postale de la Grèce, approuva Dina, même si tous les endroits ne ressemblent pas à ça.

Helena fut intriguée par la pointe de critique dans la bouche de la bonne.

À son grand déplaisir, l'oncle Arsenis fut de retour le lendemain.

— J'ai promis à ta grand-mère de te faire visiter le Musée archéologique, alors me voilà !

Helena savait qu'elle n'avait pas le choix. Ils quittèrent l'appartement ensemble et traversèrent la rue pour rejoindre le trottoir ombragé. Le musée n'était pas loin, mais la chaleur était intense et elle se sentit prise de nausée alors qu'elle essayait de suivre la cadence rapide d'Arsenis.

La grande bâtisse à colonnades surgit devant eux, et elle fut soulagée d'apprendre qu'il n'avait pas l'intention de lui faire voir le contenu intégral de chaque salle.

— Juste quelques pièces phares, triées sur le volet pour qu'elles te fassent forte impression.

Helena acquiesça et se remémora une sortie au British Museum de Londres, où ils avaient visité toutes les galeries et regardé les objets de chaque millénaire et de chaque civilisation. Elle en gardait des souvenirs confus, incapable de resituer les uns et les autres, de dire si les Romains avaient précédé les Grecs ou leur avaient

succédé. Et où placer les Égyptiens ? À quoi servaient les énormes obélisques ? Pourquoi y avait-il une statue de l'île de Pâques dans la capitale britannique ou un nombre impressionnant de sculptures en provenance du Parthénon ?

— Je ne te montrerai que les belles choses. Pas celles qui ont une importance historique, non. Simplement les plus belles.

Du British Museum elle n'avait retenu que les pièces les plus monumentales, peut-être davantage exposées pour leur taille ou leur ancienneté, plutôt que pour leur beauté, et sa curiosité fut aussitôt piquée.

Pendant l'heure qui suivit, Arsenis la fit passer de salle en salle. De temps en temps il la prenait par le bras, et elle tressaillait en sentant sa main froide sur sa peau nue. Ne pouvait-elle simplement mettre ses pas dans les siens ?

Elle comprit rapidement que la sélection de son oncle était guidée par son goût personnel. Tout ce qui était en or le faisait saliver. Le masque d'Agamemnon fut l'un de leurs premiers arrêts. Avec ses yeux vides et inexpressifs, il évoquait un déguisement d'Halloween effrayant. Arsenis était attiré par les mythes qui entouraient ce roi, chef tout-puissant des Grecs.

— Il a sacrifié sa fille, expliqua-t-il avec une admiration sanginaire, comme s'il ne connaissait pas de plus grand acte d'héroïsme.

Helena réussit seulement à hocher la tête.

À côté du masque se trouvait le cercueil en or d'un bébé, avec un visage, de minuscules pieds et même des boucles d'oreilles miniatures. Elle s'attarda un instant devant, se rappelant sa camarade de classe qui avait perdu son petit frère, et sa gorge se noua.

Arsenis la pressa d'approcher d'une vitrine remplie de bijoux en or, et plus particulièrement de bagues pour hommes finement ouvragées. Il portait une chevalière à l'auriculaire, et elle devina qu'il aurait adoré porter l'une de ces merveilles aussi.

Pendant qu'il s'éloignait à la recherche de son prochain objet d'intérêt, Helena s'arrêta devant des poteries toutes simples. Parmi elles se trouvait une coupe provenant d'une tombe mycénienne, décorée de délicates spirales et pourvue de fines anses. Elle se dit que c'était un miracle qu'elle ait survécu près de trois mille cinq cents ans. Elle avait très exactement la même forme que sa tasse préférée chez elle, en Angleterre.

— Viens, ma rouquine, l'apostropha bruyamment Arsenis à l'autre bout de la salle, attirant les regards de visiteurs. Tu as de la concurrence ici !

Elle s'approcha de l'œuvre qu'il voulait lui montrer.

— *Tête de korè, fin du VI^e siècle avant J.-C.*, lut-il à voix haute. Tu as vu ses cheveux ? Tu n'es pas la seule ! Et elle a des boucles, elle aussi.

La présence de peinture rouge sur la chevelure de ce buste de jeune fille était en effet évidente. Les artistes avaient dû utiliser des pigments très puissants pour qu'ils durent aussi longtemps.

Pendant qu'Arseis parlait, elle avait senti qu'il lui caressait la tête, et lorsqu'il retira sa main elle se rendit compte que l'odeur de son eau de Cologne restait imprégnée dans ses cheveux.

Ils poursuivirent leur chemin, traversant les salles, dépassant à toute allure des œuvres qui semblaient ravissantes à Helena, ne s'arrêtant que devant celles qui avaient les faveurs de son oncle.

— En voici une autre qui va te plaire, annonça-t-il, alors qu'il ne prêtait pas la moindre attention aux réactions de la fillette. C'est un *stamnos*, une sorte de vase, sur lequel figure une magnifique représentation de l'enlèvement de ton homonyme par Thésée. Elle n'a pas l'air très heureuse, hein, d'être emmenée comme ça par un homme ? Et pourtant, on ne peut pas vraiment parler de viol.

Elle ignorait le sens de ce terme, mais la façon dont il parlait la gênait. Et son malaise empira lorsqu'il la prit par le bras afin de la conduire à une statue d'Aphrodite. La déesse était nue, à l'exception d'un tissu qu'elle retenait de sa main gauche pour cacher son pubis. De sa main droite, elle semblait toucher un de ses seins, laissant l'autre totalement visible.

— Quelle vilaine petite charmeuse, hein ? Sacrée séductrice, celle-là. Sa poitrine vaut le coup d'œil, mais attends de découvrir son derrière. C'est le clou du spectacle.

Helena se libéra et s'éloigna. Elle se fichait qu'il la trouve malpolie. Elle le trouvait repugnant.

Elle voulait retourner dans la salle précédente. Un objet avait retenu son attention, une sculpture qui n'aurait pas pu être plus différente de celle d'Aphrodite. Elle représentait une jeune femme qui inclinait la tête avec pudeur, taillée, de profil, dans une stèle en marbre. Elle tenait un coffre dans ses mains. Helena lut la légende

de l'œuvre et comprit qu'il s'agissait de ce qu'on appelait une stèle. Contrairement aux pierres tombales dans le petit cimetière de sa ville du Suffolk, sur lesquelles figuraient seulement les noms des disparus et leurs dates, à l'époque des Grecs anciens, celles-ci offraient aussi une représentation du défunt ou de la défunte. Elle regretta que sa tante Moira, morte deux ans auparavant à tout juste 40 ans, n'ait pas son portrait sculpté sur sa pierre tombale, à côté de son nom en lettres capitales, impersonnelles. Ça aurait été une façon bien plus agréable d'entretenir son souvenir.

Helena en avait assez de cette visite, et elle rebroussa vivement chemin jusqu'à la salle d'Aphrodite, où Arsenis étudiait une autre représentation de la déesse, moins voluptueuse mais accompagnée d'Éros cette fois.

— J'ai vraiment soif, lança-t-elle avec audace. Et je veux rentrer.

— Ma sélection t'a plu ? lui demanda-t-il alors qu'ils quittaient le musée.

— Je pense que les œuvres que je trouve belles sont différentes de celles que tu trouves belles.

— Et pour quelle raison ? la défia-t-il.

Elle hésita un instant. En général, toute question avait une bonne et une mauvaise réponse. Sinon comment auraient fonctionné les contrôles à l'école ?

— Tout ce que je sais, répondit-elle avec un soupçon de provocation, c'est que ce ne sont pas les mêmes.

— C'est l'une des vérités intangibles de l'univers, poursuivit-il comme s'il lui faisait cours. La beauté existe. Et elle est la chose la plus précieuse qui soit. Pourtant aucun de nous ne peut vraiment la définir ou convenir avec quiconque des formes qu'elle prend. Mais quand on la croise, on est ensorcelé.

Oui, songea la fillette. Tu aimes voir des femmes nues ou malmenées. Et de l'or. Pas moi.

Sur le chemin du retour, elle joua à un jeu dans sa tête, classant tout ce qu'elle voyait en deux catégories : ce qui était beau et ce qui ne l'était pas. Les arbres, le bleu du ciel, un petit chien qui trottnait au bout d'une laisse derrière ses maîtres. Tout cela lui semblait beau. Un camion, un hôtel tout juste construit, deux hommes qui s'invectivaient dans la rue. Ils ne l'étaient pas.

Elle poursuivait ce jeu en silence lorsqu'ils s'engouffrèrent, Arsenis et elle, dans l'ascenseur. Les lumières crues n'étaient pas belles, mais le visage de sa grand-mère, quand elle vint leur ouvrir la porte de l'appartement, possédait son charme. Son grand-père, qui avait quitté son lit avec l'aide de sa femme et de la bonne, se trouvait à présent dans le salon. Tout en lui manquait de grâce. Helena savait qu'il avait été, autrefois, un bel homme fier, ce qu'il-lustraient les nombreuses photos dans l'appartement, pourtant rien en lui n'évoquait la beauté désormais. Dina, petite et douce, avec sa peau joliment ridée et ses cheveux noirs était d'une grande beauté. Était-ce l'éclat de ses yeux noisette ? Ou la cause de cet éclat ? Quant à Arsenis, Helena conclut qu'il était l'opposé de la beauté. Il était même effrayant. Elle souhaita ne jamais le revoir.

Elle n'eut pas à faire de nouvelle sortie avec Arsenis cet été-là, mais il vint à l'appartement à de nombreuses reprises. Il passait en général le temps de sa visite dans le bureau de Stamatis Papagiannis, plusieurs heures d'affilée parfois, ou dans la chambre du vieillard, si celui-ci avait besoin de se reposer.

Le professeur particulier d'Helena était un visiteur bien plus appréciable, à ses yeux du moins. Thomas, un étudiant enthousiaste, lui dispensait des leçons de deux heures, qu'elle trouvait toujours trop courtes. Il avait la conviction que le meilleur moyen d'enrichir son vocabulaire était d'apprendre des mots *in situ*, et ils sortaient parfois se promener : un jour ils se rendirent dans un *laïki aghora*, un marché de rue, où elle apprit les noms de tous les fruits et de toutes les herbes aromatiques, un autre dans une librairie, où ils parcoururent les rayons et où Helena dut mémoriser les intitulés des différentes sections. Thomas l'emmena ensuite dans la quincaillerie du quartier, ce qui fut l'occasion de lui apprendre les mots pour tous les outils et ustensiles imaginables, du plumeau, *xeskonistiri*, au papier de verre, *gialocharto*. Le magasin de jouets fournit aussi l'occasion d'une sortie amusante, et son propriétaire fut si épaté par la maîtrise qu'Helena avait de sa langue qu'il lui offrit un Scrabble en grec. Une de ces échappées avec Thomas lui plut toutefois moins que les autres. Ce fut lorsqu'ils se rendirent au musée d'Histoire nationale. Elle commençait à avoir une meilleure compréhension de ce sujet mais il semblait y avoir eu tant de guerres et de conflits,

tant de chefs aux noms interminables, que cela demeurerait un défi. Une seule chose la séduisit dans cet endroit : la plupart des légendes n'étaient rédigées qu'en grec, et elle était à présent capable d'en déchiffrer certaines toute seule.

Son dernier jour à Athènes arriva sans qu'elle s'en rende compte. Le temps avait passé si vite, si joyeusement, entre les cours de grec et les brèves sorties avec Dina... Elle fut désolée de voir l'heure du retour sonner aussi vite.

Ce jour-là, sa grand-mère se trouvait dans la chambre avec un médecin pour tenter de faire faire quelques pas à Stamatis. Divertir sa petite-fille n'avait pas été une priorité pour Eleni Papagiannis. Helena, qui avait déjà bouclé sa valise, errait dans l'appartement comme une âme en peine avant le départ. Voyant que Dina était occupée à dépoussiérer des photos encadrées, elle lui demanda des explications sur les inconnus qui apparaissaient aux côtés de ses grands-parents dans le couloir et le salon.

— C'est Andreas, le frère de ta mère, lui répondit Dina en indiquant, sur un cliché, un tout jeune homme, fraîchement enrôlé dans l'armée, qu'Helena avait pris pour son grand-père. Un beau garçon, qui avait quatre ans de plus que ta mère.

— Et que lui est-il arrivé ?

— Il est mort au combat. À la toute fin de la guerre civile.

— C'est tellement triste... Maman ne m'a jamais parlé de lui... ni de la guerre civile. Le sujet est peut-être encore trop douloureux.

— C'est bien possible, observa Dina d'un air songeur. La guerre civile a été une période terrible. Frères contre frères.

— Frères ?

— Parfois, oui. Il pouvait y avoir des divisions au sein d'une même famille. Mais c'était surtout une façon imagée de parler de ce conflit qui a déchiré les Grecs et les a poussés à s'entretuer.

— Comment c'est arrivé ? Je croyais que les nazis étaient les seuls ennemis...

Helena avait bien du mal à appréhender cette page de l'histoire.

— On aurait cru qu'une fois débarrassés d'eux on en aurait tous eu marre de la guerre, hein ? Et pourtant, les choses n'ont fait qu'empirer. Les communistes qui avaient résisté contre les nazis réclamaient une part du pouvoir. Ce qui a conduit à des combats

entre eux et leurs opposants, qui les détestaient. Les deux camps voulaient prendre le contrôle du pays.

— Ah...

Helena ne saisissait pas réellement ce que cela signifiait. Pourquoi donc des gens avaient-ils voulu prolonger la bataille après leur victoire contre les nazis ?

Sur une étagère, juste à côté, trônaient plusieurs autres photos d'Andreas Papagiannis, lors de la remise de son diplôme, et en uniforme, au sein de son régiment. À voix basse, pour être certaine que ses employeurs ne l'entendraient pas, même s'ils se trouvaient derrière une porte close, Dina raconta à Helena combien la mort d'Andreas avait dévasté ses grands-parents. La fillette comprenait désormais la signification du petit vase blanc toujours rempli de fleurs fraîches à côté de ces portraits, remplacées tous les deux jours.

Ce que Dina ne précisa pas, c'était que Stamatis Papagiannis considérait que cette guerre, héroïque, avait été menée pour Dieu et pour la Grèce, tandis que son épouse y voyait un beau gâchis, pour la jeunesse et pour toutes ces vies perdues.

Sur sa photo de mariage, la *giagia* d'Helena, très jeune, semblait aussi vulnérable qu'une enfant. Vêtue d'une robe blanche toute simple qui lui arrivait aux chevilles, la tête ceinte d'une couronne de fleurs, elle évoquait une poupée. Stamatis, qui portait son uniforme, la dominait de sa haute taille. De plus de dix ans son aîné, il paraissait assez vieux pour être son père. Quel couple mal assorti !

Il y avait, à côté, un portrait de groupe pris le jour des noces et sur lequel figurait un petit garçon de 4 ans environ.

— C'est Arsenis, expliqua Dina. Et l'homme à côté de lui, son père, le frère de ton grand-père.

— Alors Arsenis n'est pas vraiment mon oncle ? Mais plutôt le cousin de ma mère ?

— On pourrait dire ça, oui.

La pièce la plus frappante de cette collection de portraits était l'immense peinture représentant Stamatis Papagiannis accrochée au-dessus de la cheminée dans le gigantesque salon. Sa sobriété n'était égayée que par les rubans colorés des médailles sur son uniforme. Il bombait tellement la poitrine que cela lui donnait un air pompeux et suffisant. Il devait adorer cette représentation de lui-même, pour l'installer à cette place de choix.